

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# LE SEMEUR CANADIEN,

## Journal des Connaissances Utiles

EN

**POLITIQUE, LITTÉRATURE, MORALE, ET RELIGION.**

Le champ c'est le monde.  
*Math. XIII. 38.*

**CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.** LE SEMEUR CANADIEN se publie à **Napierville, Bas-Canada**, et paraît le *Deuxième* et le *Quatrième* JEUDI de chaque Mois.—Le **PRIX** de L'ABONNEMENT est de **3** Chelins et **9** Deniers par **Année** pour un seul *Exemplaire* ; pour trois *Exemplaires* **10** Chelins ; et pour sept *Exemplaires* **20** Chelins. Les lettres et envois doivent être adressés au REDACTEUR. On est instamment prié d'affranchir.

### ALLONS

## FAIRE FORTUNE A PARIS!

### CHAPITRE 1er.

#### Illusions, Départ.

—On végète ici.... on ne vit pas! s'écria un soir Léon Firmin en quittant brusquement le coin de la cheminée où, à demi renversé sur sa chaise, il avait passé près d'une heure sans mot dire.

Sa belle-mère et son beau-frère ne purent retenir une exclamation de surprise. Quant à sa femme, qui travaillait près de la table, elle se contenta de hausser les épaules et de lui faire un petit signe qui voulait dire : tais-toi, ils ne te comprendront pas.

—Oui! répéta Léon d'une voix plus forte : on végète ici, on ne vit pas!

Puis il fit deux fois le tour de la chambre à grands pas, et s'arrêtant devant le secrétaire où son beau-frère Charles Mandar additionnait le produit de ses ventes de la journée :

—Est-ce vivre, reprit-il en s'échauffant par degrés, est-ce vivre, que de peser du matin au soir du café et des chandelles dans un misérable petit bourg, comme vous le faites ici, Charles? Est-ce vivre, que de marcher derrière une charrue depuis l'aurore jusqu'au soir, comme le fait notre cousin Pierre? Est-ce vivre, que de coudre à la journée chez des paysans ou chez de pauvres bourgeois, comme le fait ma femme? Est-ce vivre, que de s'adonner aux soins les plus grossiers du ménage, ainsi que le fait ma mère? Est-ce vivre, que de travailler comme un nègre dans le bureau du perceveur qui vous paie comme un ladre qu'il est, puis de donner quelques leçons à 15 sous, ainsi que je le fais, moi?

Charles posa sa plume, madame Mandar ses lunettes, le premier regarda Léon avec un sourire d'amicale moquerie, la seconde avec stupéfaction.

—Vous me croyez fou, poursuivit Léon avec vivacité, vous me croyez fou, parce que ce soir, pour la première fois, je me plains à haute voix de ce qui me désole depuis que je me connais!...

—Vous ne me sembliez pas si malheureux, mon frère,

interrompit Charles. Je vous l'avoue, quand je vous voyais rentrer le soir, apportant 30 à 40 sous dans votre poche, un bon appétit, une gaieté qui nous réjouissait tous, je ne me doutais pas qu'un chagrin profond vous dévorât le cœur.... Il faut le dire pourtant, un mois après le départ de Bertaud pour Paris, votre humeur a changé, votre physionomie a pris quelque chose de triste, vous avez paru mécontent. Je ne savais à quoi attribuer ce changement d'humeur, et comme vous êtes le meilleur garçon du monde.... sans un petit grain d'amour-propre et d'entêtement, je me suis dit : bah! ça passera; ne lui laissons pas deviner que nous nous en apercevons, cela l'ennuierait; et je me suis tu. Pas vrai, bonne mère, je l'ai dit?

—C'est vrai, répondit sérieusement madame Mandar.

—Eh bien, ma mère, s'écria Léon en se tournant vers elle, je suis fâché que Charles se soit tu; s'il avait parlé, je lui aurais fait part de mes projets, et maintenant vous ne seriez ni l'un ni l'autre scandalisés....

—Mon gendre, interrompit madame Mandar qui commençait à comprendre que quelque chose de grave et de fâcheux se préparait, mon gendre, expliquez-vous, je suis prête à vous entendre, et j'espère que Dieu nous accordera à tous de nous exprimer avec douceur.

—Sans doute, ma mère, sans doute, reprit Léon d'une voix un peu altérée.

—Laisse-moi tout raconter à ma mère! s'écria Marie, qui tremblait de voir Léon se livrer à sa vivacité naturelle.

Elle quitta son ouvrage, vint s'asseoir vers madame Mandar, prit une de ses mains, et un peu tremblante :

—Vous savez, commença-t-elle, vous savez qu'il y a dix-huit mois, Bertaud se lassant de ne pas trouver d'ouvrage...

—Il en trouvait, interrompit Charles, mais mon gaillard faisait le difficile, monsieur ne voulait ni apprendre un métier, ni travailler à la terre, ni servir comme domestique, ni, que sais-je moi!....

—Enfin, ma mère, reprit plus vivement Marie, Bertaud se sentait des facultés qui restaient ici sans emploi. Sauveterre, vous en conviendrez, n'offre pas de grandes ressources à un homme intelligent, spirituel, comme Bertaud. Il partit donc, et un mois après son arrivée à Paris, il nous écrivit une lettre.... Va donc la chercher, Léon.

—Eh! qu'en est-il besoin, ma fille, dit avec un soupir

madame Mandar. Ne les sais-je pas par cœur, ces lettres qu'on écrit au moment du débotté? N'en ai-je pas lu, et par douzaines? Toutes promettaient monts et merveilles; puis, cinq ou six ans après, on voyait revenir en guenilles les gens qui les avaient écrites... quand ils revenaient.

Léon remit la lettre à sa femme.

—Écoutez-la donc, marian, celle-ci n'est pas comme les autres, reprit Marie: " Mon cher Léon, me voici dans la capitale du monde civilisé! Si tu savais quelle émotion l'on éprouve à se sentir au centre des arts, des plaisirs et du mouvement; dans ce foyer de toutes les lumières!!! Je ne suis arrivé que depuis un mois, et déjà je me vois en possession d'un superbe emploi: *secrétaire intime d'un prince russe!* Demain j'entre en fonctions. J'ai des amis sans nombre, tout le monde est serviable ici. On m'a apprécié du premier coup. Chacun a compris que je n'étais pas fait pour remplir une place subalterne dans la société. Par exemple, il n'y a pas grand'chose au fond de ma bourse; la vie est chère, il est nécessaire de se présenter convenablement, et puis il a bien fallu reconnaître par quelques petits cadeaux les bons offices des personnes qui s'intéressent à moi... Mais la fortune me sourit. Les douze heures de la journée, qui t'arrangent une misérable pièce de quarante sous, m'apportent à moi vingt-cinq francs, en outre un logement magnifique, des serviteurs, une table exquisite, etc., etc... je ne veux pas te faire venir l'eau à la bouche.

" Léon, comment se fait-il qu'avec tes heureuses dispositions, tes connaissances en histoire, en littérature, en calcul; qu'avec ta superbe écriture et ta pratique des affaires, tu te soumettes à végéter toute une mortelle vie dans un trou?—Tu ne serais pas depuis quinze jours ici, que tu trouverais une position plus avantageuse que la mienne; car il faut te rendre justice, tu es plus sage que moi, tu as plus d'acquis. Mais ne dusses-tu pas la rencontrer, cette position, resteraient des leçons que tu donnerais à cinq francs le cahet; et puis tu aurais bien du malheur si tu n'obtenais, au bout de deux ou trois semaines, quelque place de mille francs, dans les bureaux d'une administration. C'est moins que tu ne le mérites, je le sais, mais ça vaut mieux que quarante sous!—Tu comme, bonne ouvrière, entrerait tout droit chez *Palmyre* (la couturière à la mode); après un an au plus, elle s'établirait chez elle et gagnerait aisément mille à deux mille francs net.—Ceci est de la raison, du calcul; mais si je te parlais des charmes de Paris... des spectacles, de l'élégance, de la gaieté!...—Je me tais sur tout cela; je ne m'adresse qu'à ton bon sens, interroge-le, et ne te courbe pas plus longtemps sous le joug de la médiocrité!"

—Grand Dieu! s'écria madame Mandar en levant les mains vers le ciel et en les joignant fortement, Grand Dieu! oui, fais qu'il interroge son bon sens, ne permets pas qu'il écoute cette voix perfide!

Puis, cédant à son émotion, frémissant à la vue du péril où étaient sa fille et son gendre, elle cacha sa tête dans son mouchoir et pleura en priant silencieusement.

Marie se jeta dans les bras de sa mère, tandis que Léon se promenait avec une impatience mal déguisée.

Quand la tranquillité fut un peu revenue:

—Cette lettre a dix-huit mois de date, reprit Charles avec beaucoup de calme; je suis étonné que Bertaud n'ait dès lors écrit à personne.

—C'est singulier... murmura Marie après un instant de réflexion.

—Ce n'est pas singulier du tout! s'écria Léon. Bertaud

est sûrement parti pour la Russie avec le prince, voilà la cause de son silence.

—Cela n'est pas si sûr, reprit Charles toujours avec sérieux et douceur; mais ce qui m'étonne bien davantage, c'est que Bertaud ne parle ni des Michaud, ni de Fanny Delbène, ni de Paul Lemierre, ni de tant d'autres qui sont partis pour Paris depuis plusieurs années, et dont personne (à part deux ou trois lettres envoyées durant les premiers mois de leur séjour), dont personne ne sait plus rien ici.

—C'est, répondit Marie, bonne petite femme désireuse avant tout de plaire à son mari qui l'aimait tendrement, c'est peut-être qu'étant devenus riches ils sont devenus fiers aussi; ils rougiraient d'avoir à se souvenir de leurs pauvres voisins l'épicier et la couturière.

—Je n'en crois rien, répliqua Charles; mais cela fût-il, voilà un beau résultat!... Périssent l'argent et les hautes positions, ajouta-t-il d'un ton grave, s'ils doivent me faire mépriser mes semblables!

—Mes enfants, mes enfants, dit alors madame Mandar fortifiée par sa prière secrète; une grande tentation vous assiège; Dieu vous donnera d'en triompher, je l'espère. Léon, vous vous êtes laissé entraîner bien loin par votre imagination, mais, avec le secours du Seigneur, vous pouvez revenir sur vos pas. Marie, tu as été bien faible, mais le Seigneur peut t'affermir. Priez, mes enfants, priez; demandez au Saint-Esprit de vous diriger, il le fera.

—Ma bonne mère, reprit Léon d'un ton plus doux, je suis tout disposé à prier... Pourtant il y a des circonstances où la raison doit nous guider, elle nous a été donnée pour cela; on peut, sans exiger que Dieu se mêle toujours de nos affaires, les conduire soi-même quelquefois...

—Que signifient donc ces paroles de l'Évangile: *Demandez et l'on vous donnera, heurtez et l'on vous ouvrira, cherchez et vous trouverez...* et celles-là; priez sans cesse, et celles-là encore: *tous les cheveux de votre tête sont comptés...* et tant d'autres qui nous montrent la volonté et l'amour de Dieu, s'exerçant dans les plus petits détails de notre vie?

—Elles sont pour nous un encouragement, mais...

—Elles sont un ordre, dit sérieusement madame Mandar.

—Vous avez raison, ma mère, interrompit Charles qui, bien que pieux par instinct, ne possédait point encore une foi vivante. Vous avez raison, mais ce n'est pas précisément de cela qu'il s'agit. Comme vous, je conseille à Marie et à Léon de prier Dieu, d'implorer de lui une direction précise; moi-même, je suis prêt à me joindre dès ce soir à eux pour cela; cependant, avant tout, je désire qu'ils ouvrent les yeux, qu'ils raisonnent, et qu'ils comprennent la folie d'un établissement à Paris.

Puis, se tournant vers Léon qui, les bras croisés, semblait écouter impatiemment son beau-frère:

—Vous m'avez parlé des succès de Bertaud, continua-t-il, je les admetts, quoique je n'y croie guère. J'admetts encore que Lemierre, que Fanny, que les Michaud aient fait fortune!... Mais ne reste-t-il pas Adolphe Lémon, qui revint, l'an dernier, mourir ici du mal de poitrine que lui avaient donné la faim et le froid? N'y a-t-il pas Rosman, qui, contraint par la misère de mendier et pris sur le fait, a été jeté en prison, y a trouvé de mauvais coquins qui l'ont débauché, en est sorti pour voler, y est rentré pour ressortir et voler encore; puis, de vol en condamnation, est arrivé au bagne, d'où il n'échappera que pour tuer, j'imagine? N'y a-t-il pas les époux Briguel? ceux-là mangèrent leur pain

blanc le premier, ils s'établirent à Paris avec un luxe dont chacun était émerveillé ; après trois ans de souffrances et d'humiliations, cependant, il fallut revenir ici, tomber à la charge des honnêtes gens, quêter de Pierre un vêtement, recevoir de Jean une aumône, et recommencer à travailler pour mettre un sou à côté d'un autre sou.

— Mon frère, interrompit sèchement Léon, on trouve à Paris selon ce qu'on y porte... Ce que je puis vous dire, c'est que vous n'aurez ni à rougir de moi, ni à me faire l'aumône !

— Mon Dieu ! s'écria Marie avec un geste suppliant, calme-toi, Léon, ce n'est pas pour te chagriner que mon frère dit cela, seulement il ne comprend pas qu'on ne tombe que par sa faute. Adolphe Léon est revenu malade, mais qui s'en étonne ? ne sait-on pas qu'il a dissipé son argent et ruiné sa santé par des folies ! Je ne suis point surprise non plus, que Rosman ait fait une triste fin, c'était un étourdi et un paresseux. Quant aux Briguel, pourquoi ont-ils donné dans le luxe, pourquoi n'ont-ils pas commencé par travailler ?... Allez, mon frère, il n'y a qu'à éviter les pièges, qu'à se tenir ferme, et tout va bien, et l'on revient riche, honoré, chez sa bonne petite mère !

En finissant, Marie jeta ses bras autour du cou de madame Mandar ; mais celle-ci ne sourit pas, elle regarda tristement sa fille et lui dit :

— Tu as raison, mon enfant, il n'y a qu'à être parfait ! Cependant tu oublies les épreuves que Dieu nous envoie.

— Oh ! celles-là, Dieu y pourvoit lui-même !

— Sans doute, Marie, mais non comme tu te l'imagines.

Et madame Mandar soupira. Elle croyait sa fille plus sensée, plus pieuse ; il lui semblait que tant de soins auraient dû produire un autre résultat ; les découvertes de cette soirée l'accablaient.

— Eh bien ! reprit en riant Charles qui n'aimait pas la tristesse, eh bien ! Léon, à quand le départ ?

— Je ne sais trop, répliqua celui-ci moitié plaisamment, moitié sérieusement ; dans deux mois peut-être... à l'entrée de l'hiver.

Un grand silence suivit ces paroles. Charles était stupéfait ; il ne pensait pas que les choses fussent aussi avancées, madame Mandar voyait les craintes qui l'assiégeaient depuis une heure se réaliser tout d'un coup, et n'ayant pas la force de continuer ou de recommencer de tels débats :

— Faisons notre culte du soir, dit-elle d'une voix altérée.

On s'assit, elle ouvrit la vieille Bible, lut avec gravité la parabole de l'Enfant Prodigue, et dans une prière où respirait cette tendresse mêlée de fermeté que le christianisme seul produit en nous, elle répandit son cœur devant Dieu.

Léon se raidit ; la leçon était peut-être trop directe ; et puis l'ambition, l'égoïsme, forment d'impenétrables cuirasses au travers desquelles aucun trait ne pénètre dans le cœur. Marie pleura, mais Marie avait plutôt des tendances religieuses que des sentiments pieux ; Marie était faible, Marie était séduite par la perspective d'un voyage à Paris ; ses larmes la soulagèrent, parce qu'elles lui semblèrent une expiation du chagrin qu'elle causait à sa mère, et elle ne prit aucune bonne résolution, elle n'adressa même aucune prière précise au Seigneur.

On se retira ; le lendemain, les jours suivants, s'écoulèrent dans une paix apparente, jusqu'au moment où Léon, fatigué du silence qui régnait sur un projet dont toutes ses pensées étaient occupées, provoqua de lui-même de nouvelles discussions ; alors pendant deux mois environ, ce fut

tous les soirs des scènes pareilles à celles que nous venons de raconter. Madame Mandar s'adressa plusieurs fois à Marie en particulier, elle fit appel à son respect filial, à sa piété, à son bon sens ; Marie en pleura plus souvent, plus souvent aussi fut grondée par Léon qui, tout en la chérissant, se croyait très-supérieur à elle, et rien ne changea. Un ami de la famille, un homme du christianisme le plus vrai, M. Dubois, eut de sérieuses conversations avec Léon : il chercha, par tous les moyens possibles, à le dissuader de son fatal projet ; mais, voyant que Léon s'entêtait de plus en plus, que son caractère s'aigrissait, qu'il négligeait ses travaux, que le percepteur déjà l'avait congédié, tandis que plusieurs de ses élèves se préparaient à le quitter ; sentant d'ailleurs qu'à l'âge de Firmin (32 ans) on est jusqu'à un certain point son maître et qu'on assume en même temps la responsabilité de ses actes, M. Dubois avertit la mère Mandar qu'il cesserait ses démarches auprès de Léon, parce que, dit-il, une opposition trop opiniâtre lui ferait plus de mal que de bien, et que Dieu réservait peut-être à ce jeune ménage quelques expériences douloureuses mais salutaires.

Une dernière fois, on mit consciencieusement sous les yeux de monsieur et de madame Firmin les dangers de l'entreprise ; une dernière fois, Léon répondit à toutes les raisons par des déraison ; et d'une voix profondément triste mais résigné :

— Mes enfants, dit madame Mandar, je ne vous approuve pas ; je condamne du fond de mon cœur votre résolution, mais vous êtes libres, usez de votre liberté et que Dieu ait pitié de vous.

Ni Léon ni Marie ne s'arrêtèrent à ce qu'il y avait de déchirant dans ces mots : on n'entendit que celui de *liberté*. Bien qu'on en usât, de cette liberté, en faisant de secrets préparatifs de départ depuis le soir où éclata pour la première fois l'idée d'un établissement à Paris, on éprouvait encore quelque répugnance à s'en emparer comme de vive force ; maintenant qu'elle était accordée, on s'en saisit avec transport.

Léon, sans vouloir s'apercevoir du chagrin de sa belle-mère ou de l'air soucieux de Charles, Léon s'occupa ostensiblement et joyeusement à mettre ses affaires en règle. Contrairement aux avis de son beau-frère, il réalisa le petit héritage de sa femme pour l'emporter. On fit des provisions de linge ; les ustensiles de ménage et les meubles, on devait s'en fournir à Paris. La pauvre mère, toute mécontente qu'elle était, se dévoua pour grossir le trésor de sa fille. Marie tantôt riait, tantôt pleurait, puis contemplait avec orgueil les piles de draps, de nappes et de serviettes rangées dans la caisse, le gros sac d'argent caché au fond du secrétaire de son mari. Elle se voyait déjà couturière établie, avec de nombreuses ouvrières sous ses ordres, elle habitait de grandes dames ; elle-même était vêtue comme une dame, il le fallait bien pour se présenter dans ces hôtels splendides ; qui sait ? peut-être aurait-elle besoin plus tard, le nombre de ses clientes augmentant et leur rang s'élevant, d'un équipage, d'un très-modeste équipage... D'abord elle irait en omnibus, puis elle prendrait des fiacres, puis il lui faudrait une voiture de remise, et puis des domestiques, et puis un grand appartement, et puis, et puis, elle battait la campagne.

Léon, qui se moquait des ces rêves orgueilleux, en faisait de plus extravagants. C'étaient non-seulement des princes russes lui offrant des emplois de secrétaire, mais c'étaient des ministres du roi le plaçant dans leurs bureaux ;

on lui confiait un travail important, il s'en acquittait d'une manière triomphante: son *Excellence*, étonnée, le faisait venir dans son cabinet; émerveillée des connaissances qu'il déployait, elle le chargeait d'une mission délicate, il réussissait au-delà de toute espérance, alors il faisait son chemin avec une rapidité qui l'effrayait lui-même; il devenait chef de bureau, il entra au conseil d'état, on le nommait sous-préfet, préfet..., et lorsque, dans son imagination, il en était là, ébloui, tremblant, ne pouvant croire à tant de félicité, il cachait sa tête dans ses mains et restait, durant des heures entières, absorbé par la contemplation de ses futures grandeurs.

De tels châteaux en Espagne n'étaient avoués ni devant madame Mandar, ni devant Charles; ils auraient fait pleurer l'une, rire l'autre; les époux se réservaient le plaisir d'en parler dans le tête à tête, et après la confiance de leurs mutuelles folies, ils croyaient s'aimer mieux parce qu'ils extravaguaient à l'unisson.

Cédant sur un seul point à sa belle-mère, Léon passa l'hiver à Sauveterre, afin d'avoir la belle saison à Paris; et le premier avril, après avoir embrassé madame Mandar, Charles et les voisins, il se mit dans la diligence avec Marie, en poussant ce cri joyeux: *Allons faire fortune à Paris!*

(Suite.)

### Détails statistiques sur la ville de Londres.

Il y a plus d'un siècle, Londres, jusqu'alors restreint dans d'assez étroites limites, engouffra tout d'un coup dans ses faubourgs une ville, 2 bourgs et 43 villages. Depuis cette époque, la cité gigantesque n'a pas un seul jour arrêté sa marche envahissante, et, malgré son immense étendue, son accroissement se poursuit sans relâche, si rapide, qu'il faut, chaque année, pourvoir au logement de 20,000 personnes, occupant au-delà de trois mille maisons nouvelles, sur les quatre mille qui se trouvent constamment en voie de construction.

D'après les recensements, la métropole couvre une superficie de près de 20,800 hectares: un total de 260,000 maisons, occupées par 1,924,000 habitants.

Voici maintenant quelques chiffres assez curieux que ne manqueront pas de recueillir les amateurs de documents économiques.

Vingt banquiers de Londres ont, dans une seule année, acquitté à leur caisse la somme énorme de 23,850,000,000 francs, et les avances d'une seule maison de la cité se sont, dans le même espace de temps, élevées à 844,050,000 francs.

Le nombre des bâtiments entrés dans le port de Londres est, pour l'une des dernières années, de 9,403, dont 6,271 anglais et 3,132 étrangers, représentant un tonnage total de 2,331,777 tonneaux. Le nombre des bâtiments sortis est de 9,555, dont 6,342 anglais et 3,113 étrangers, jaugeant ensemble 2,184,000 tonneaux.

Le capital employé en tuyaux, conduits, réservoirs et appareils pour la distribution du gaz, s'éleva à 76,350,090 fr., et la dépense annuelle d'éclairage à 15,800,000 fr. pour 1,790 millions de pieds cubes de gaz consommés, à raison de près d'un centime le pied cube, et, pour l'intensité de la lumière, équivalant à 100 millions de livres ou 600 millions de chandelles de suif, coûtant 80 millions de francs, et suppléées avec une économie de 64,200,000 fr.

Nulle part la consommation de la viande de boucherie

ne se présente, relativement au chiffre de la population, dans une proportion aussi considérable qu'à Londres. Son total est de 373,208,000 livres, représentant, à 60 centimes la livre, 170,755,000 fr., et donne, réparti sur une masse de 1,924,000 individus, une moyenne annuelle, et par tête, de 141 livres, soit plus du double de la moyenne de 31 kilogrammes ou 63 livres revenant à chacun des 975,000 habitants de Paris.—*Almanach des Bons Conseils.*

### Tendresse aveugle d'un père.

Une jeune personne de la ville de \*\*\* était la fille unique d'un homme qui la chérissait d'autant plus, qu'elle était remplie d'amabilité et d'intelligence. Lorsqu'elle commença à penser au salut de son âme et à s'effrayer à la vue de ses péchés, son père fut attristé en lui voyant perdre son enjouement habituel. Il la questionna, et ses réponses l'épouvantèrent. Alors tous les moyens que peut suggérer la sagesse d'un cœur irrégénéré furent mis en œuvre pour faire disparaître l'angoisse de la jeune fille; les livres de piété, la Bible elle-même lui furent enlevés et remplacés par des livres d'imagination. Une partie de plaisir lui fut proposée; elle refusa; son père revint à la charge, mais en vain. Alors il n'épargna ni les promesses, ni les remontrances, ni les menaces, et il eut enfin la joie (joie qui était un écho de celle de l'enfer) de voir ses efforts couronnés de succès.

Ainsi ce malheureux père enveloppait son enfant dans les filets de la mort et la conduisait au sacrifice, comme autrefois les adorateurs de Moloch!

Il réussit; la jeune fille vit bientôt s'évanouir ses bonnes résolutions et ses pensées sérieuses; mais le triomphe de son père ne fut pas de longue durée. Une année ne s'était pas encore écoulée que la belle et riante L... fut atteinte d'une fièvre qui défia tout l'art des médecins. Bientôt il lui fut impossible de se faire illusion sur son état; elle vit la mort s'avancer avec rapidité et put lire son arrêt sur le visage de ceux qui entouraient son lit de douleur. Il me semble encore voir cette pauvre victime des folies du monde.... Ses yeux, autrefois si brillants, étaient mornes et voilés; son regard semblait exprimer le reproche, la tendresse et la terreur; sa voix encore distincte avait quelque chose de sépulcral:—"Mon père, s'écria-t-elle, l'année dernière je voulais chercher le Sauveur. Mon-père,—ta fille est..." L'éternité entendit la fin de la sentence!.. Ainsi le malheureux père put contempler le fruit de ses efforts, car c'est lorsqu'il suivait d'un œil joyeux les pas de son idole au milieu du bal, que celle-ci avait contracté sa terrible maladie. Que les pères et les mères qui cherchent à étouffer dans le cœur de leurs enfants les pensées de l'éternité, se souviennent de cette parole: "L'année dernière je voulais chercher le Sauveur."

Que d'âmes sous le poids de la condamnation éternelle peuvent s'écrier dans l'angoisse de leur désespoir: "L'année dernière je voulais chercher le Sauveur! Il attendait pour faire grâce; il appelait, et je n'ai point écouté. Maintenant il ne m'appelle plus, et il n'y a pour moi ni pardon ni espérance."—Et ne croyez pas que de tels exemples soient rares; nous pourrions en raconter un très-grand nombre, et vous montrer d'une manière frappante combien l'amour des plaisirs du monde a perdu de jeunes âmes, qui, à leur entrée dans la vie, avaient cependant reçu de salutaires impressions.—*Pike.*

## LE SEMEUR CANADIEN.

NAPIERVILLE, 24 AVRIL 1851.

## Piété de Washington.

On connaît assez généralement dans la classe instruite le général Washington, cet éminent patriote auquel les États-Unis doivent, après Dieu, leur indépendance et leur liberté politiques. On sait que ce fut un général habile, un président intègre, un excellent citoyen, étranger à l'ambition et toujours prêt à servir son pays; mais on n'a guère appris encore à connaître ce grand homme au point de vue religieux: c'est une des faces de sa vie, qui, si nous ne nous trompons, est presque entièrement ignorée parmi nous. Nous croyons donc faire plaisir à nos lecteurs en recueillant quelques détails sur ce sujet, que nous puisons, nous tenons à le dire, aux meilleures sources.

Ce sujet, on le comprendra aisément, a attiré depuis longtemps l'attention des chrétiens américains: il y avait de l'intérêt pour eux à savoir si le plus illustre de leurs compatriotes connaissait l'Évangile et le pratiquait, et c'est avec soin qu'on a fait les recherches nécessaires pour s'assurer de la vérité sur ce point.

On a cherché d'abord, dans les deux cents volumes de lettres, de manuscrits et de papiers divers qu'a laissés Washington, afin de voir s'il avait jamais manifesté quelque opinion contraire à la religion chrétienne; mais on n'a rien trouvé. "Après l'examen le plus attentif des écrits de Washington, dit l'auteur de sa biographie, M. Sparks, écrits publics et privés, imprimés et manuscrits, je peux affirmer que je n'ai pas vu une seule allusion, ni une seule expression de laquelle on puisse conclure qu'il ait eu aucun doute sur la révélation chrétienne, ou qu'il ait traité cette matière avec indifférence. Au contraire, chaque fois qu'il s'en approche, ou même qu'il fait une allusion indirecte à la religion, il en parle avec sérieux et respect."

Cela nous porterait déjà à croire que Washington était pieux, mais nous n'en sommes pas réduits à de telles preuves de sa piété. Car nous le voyons à plusieurs reprises se montrer animé de vrais sentiments chrétiens, et cela dans de telles circonstances qu'on ne saurait douter de la vivacité et de la profondeur de ces sentiments.

Nous savons qu'il observait scrupuleusement le jour du dimanche, assistant avec assiduité au culte divin et ne faisant ni recevant aucune visite ce jour-là. Il savait mettre un jour à part pour s'occuper d'une manière toute spéciale de ses intérêts éternels, convaincu que l'observation religieuse de ce jour est une excellente préparation pour l'accomplissement des devoirs et la jouissance des bénédictions de la semaine.

Pendant la guerre de l'indépendance, il demanda des aumônes au gouvernement de la Virginie qui avait négligé d'en établir et il renouvela sa demande jusqu'à ce qu'il eût obtenu ce qu'il désirait.

Washington avait l'habitude de prier: tout grand qu'il était il savait s'humilier devant son Dieu et lui exposer, comme à un tendre père, ses inquiétudes et ses divers besoins. Il est un fait remarquable que nous devons rapporter ici; ce fait qui a donné lieu à un tableau où l'on voit le général dans une grotte écartée et un étranger qui le regarde à une certaine distance, nous est fourni par un cor-

respondant du *Christian Watchman*. "Pendant que Washington était ici à Valley-Forge avec l'armée, raconte ce correspondant, il allait souvent visiter une grotte solitaire. Cela excita la curiosité d'un membre de la société des amis, nommé Potts, qui le suivit dans l'une de ses promenades accoutumées, et l'aperçut enfin priant à genoux dans la grotte. M. Potts s'en retourna, et dit à sa famille; *Notre cause est perdue*, il était du parti qui voulait maintenir l'union avec l'Angleterre, et sentait bien que les prières du général devaient attirer sur ses opérations militaires la toute-puissante bénédiction de Dieu. On ajoute que le général Knox fut une autre fois témoin de la même scène dans la grotte."

L'armée avait pris ses quartiers d'hiver à Valley-Forge, à environ vingt milles de Philadelphie, et elle était alors dans la plus affreuse misère. Tout manquait, et la réputation de Washington était en grand danger.

"C'est dans de telles circonstances, dit M. Albert Barnes, qu'on vit le généralissime des armées américaines, se retirer fréquemment dans un lieu isolé pour y accomplir les exercices d'une secrète dévotion. Peu de scènes offrent autant de grandeur morale que celle-là. Des désastres multipliés avaient découragé l'armée et la nation. Une misère extrême régnait dans le camp; des milliers de braves manquaient des premières nécessités de la vie. On essayait de flétrir et de faire destituer le généralissime. Il fallait pourvoir aux besoins de l'armée, apaiser les murmures, comprimer les mécontentements, déjouer la calomnie, former un plan pour la campagne suivante, relever le courage national. Un ennemi actif était dans le voisinage, enhardi par de récentes victoires, préparant de nouveaux triomphes. Et c'est alors que le héros, le père de notre patrie s'en allait seul demander de la force et des directions au Dieu des armées, à la source de toute lumière. Ses supplications furent exaucées d'en haut; et qui pourrait dire tout ce que les armées américaines doivent de leurs éclatants succès aux prières de Washington à Valley-Forge? Qui pourrait fouler le sol où les Américains étaient campés à cette époque, et ne pas se souvenir du temps où les yeux de notre grand citoyen étaient levés vers le ciel, ses genoux courbés en terre, tandis qu'il prononçait de ferventes supplications pour la délivrance de son pays? Jusque dans les âges les plus reculés on se rappellera que l'indépendance américaine a été obtenue, non seulement par la bravoure et le patriotisme, mais encore par la prière. L'exemple de Washington sera un reproche et une condamnation pour le guerrier, pour l'homme d'état, qui jamais n'implore la bénédiction de Dieu sur son pays; mais ce sera un sujet d'encouragement pour ceux qui demandent au Seigneur la délivrance à l'heure du danger. Que l'incrédule ne se réclame jamais du nom de Washington; que l'hésite se garde de l'insérer au nombre des siens: une si respectable autorité n'appartient pas au scepticisme. Notre liberté, notre prospérité est inséparablement unie aux prières secrètes de Washington."

C'est pour nous un sujet de vive satisfaction et de profonde reconnaissance que la piété de ce grand homme. Nous y voyons une protestation énergique contre l'opinion trop généralement répandue parmi la classe instruite, que la religion n'est bonne que pour le peuple, et un beau témoignage rendu à l'Évangile, qui a des trésors de jouissance et de bonheur pour les esprits supérieurs, tout aussi bien que pour les simples et les plus petits.

## Le reniement de St. Pierre et le regard de Jésus.

La nuit fatale est arrivée. A la faveur des ténèbres qui enveloppent la ville sainte, les ennemis de Jésus vont exécuter leur funeste projet; ils ont juré la mort du Juste et ils se préparent à tremper leurs mains dans son sang divin.

Le Seigneur n'ignore pas leurs desseins impies ; il sait ce qui va arriver et il se dispose dans le recueillement, disons mieux, dans l'agonie de la prière à rencontrer la fureur de ses bourreaux. Il est dans le jardin des Oliviers, et il parle encore à ses disciples, lorsqu'une troupe, à la tête de laquelle se trouve le misérable Judas, survient, se saisit de lui et le traîne chez le souverain sacrificateur. L'apôtre Pierre, qui est présent à cette arrestation, ne peut se décider à abandonner immédiatement son divin Maître : il le suit de loin et parvient à entrer dans la cour avec ceux qui ont pris Jésus.

C'est vers trois heures après minuit, et comme il fait froid et obscur on allume du feu dans cette cour, et Pierre se chauffe avec les serviteurs et les huissiers. Le Seigneur lui-même est tout près : on le tient dans une des salles qui ouvrent sur cette cour.

A peine Pierre s'est-il assis auprès du feu qu'une servante arrête les yeux sur lui, et le regardant attentivement elle le reconnaît pour un disciple du Seigneur et le dénonce en disant : celui-ci était aussi avec lui. Pierre surpris, effrayé par ces paroles, fuit semblant de ne pas la comprendre : je ne sais, dit-il, ni ne comprends ce que tu dis. Il est de nouveau reconnu et on porte contre lui la même accusation, accusation qu'il repousse encore en reniant son Sauveur pour la seconde fois. Enfin, un parent de Malchus, dont il a coupé l'oreille, l'aborde par ces paroles : ne t'ai-je pas vu dans le jardin ? n'est-ce pas toi qui as tiré l'épée et qui en as frappé Malchus ? et d'autres s'approchent et disent : assurément tu es aussi de ces gens-là, car même ton langage te fait connaître.

Voilà le moment difficile, voilà l'heure du danger pour Pierre ; s'il s'était rappelé sa promesse de suivre le Seigneur au péril de sa vie et qu'il eût demandé à Dieu la force de l'accomplir, quel beau témoignage il aurait pu rendre à son Maître. Mais c'est trop tard ; il s'est engagé dans une mauvaise voie et il n'a pas la force, ni le courage de reculer. Il se trouble, la tête lui tourne, il chancelle et fait la plus affreuse chute que l'on puisse imaginer. Au lieu de confesser son Maître, il le renie avec serment et en faisant des imprécations contre lui-même.

Jésus a entendu Pierre, et ému de compassion envers ce disciple infidèle il se tourne tout-à-coup et arrête ses yeux sur lui. Pierre, rencontrant ce divin regard, est aussitôt nupelé à lui-même ; son cœur est touché et brisé. Alors sa conscience, qui sommeillait, se réveille ; le crime qu'il vient de commettre se présente à lui dans toute sa hideur et son énormité, et cédant aux émotions profondes qui l'agitent il sort immédiatement, et dès qu'il peut donner un libre essor à son extrême douleur il fond en larmes amères. Que de pénibles pensées ce regard de Jésus fuit maître dans son esprit ! quelle angoisse il porte dans son pauvre cœur ! Ce regard lui révèle toute la grandeur de sa chute et il doit se dire : de quel crime me suis-je rendu coupable ! comment ai-je pu renier mon Sauveur d'une manière si honteuse et si criminelle, et cela en sa présence même, et au moment où il est entre les mains de ses persécuteurs qui vont le traîner au supplice, moi qui avais promis de le suivre partout et d'exposer ma vie pour lui ! Toutes ces pensées angoissantes se pressent dans son esprit, déchirent son cœur et ses yeux s'obscurcissent de larmes, il pleure amèrement.

Qu'il est touchant de voir cet apôtre, humilié jusque dans la poudre par le simple regard de son Maître, pleurer amè-

rement le péché dont il vient de se rendre coupable ! On ne peut voir ces vifs sentiments de repentance, sans se sentir attendri et ému soi-même et pour peu qu'on ait une conscience délicate on voudrait suivre St. Pierre et pleurer avec lui ; car chacun de nous n'a que trop marché sur les traces de ce malheureux apôtre, chacun de nous n'a que trop renié le Sauveur en vivant dans l'oubli de son nom, de ses saints commandements et de ses droits sacrés sur nous. Heureux si après avoir rencontré ce regard de Jésus et gémi avec Pierre sur nos péchés et nos misères, nous pouvons avec lui goûter la paix du pardon et savourer les douceurs de sa communion !

### Désespoir de l'impie.

Le fameux Irlandais, ami de Lord Byron, Percy Byshe Shelley, faisait profession ouverte d'incrédulité, et disait qu'aucun péril ne pouvait l'effrayer. Un jour, il se trouva en pleine mer, lorsqu'une violente tempête s'éleva. Cet homme si courageux perdit aussitôt toute son énergie, et se prit à pleurer comme un enfant ; il se mit à invoquer les noms sacrés qu'il avait si souvent tournés en ridicule et à implorer la protection de ce Dieu auquel il affectait de ne pas croire.

Volney, le célèbre voyageur français, bien connu par ses nombreux ouvrages et par ses principes athés, naviguait sur un des lacs de l'Amérique. Le navire, ballotté par la tempête, fut submergé. Il se trouvait un grand nombre de femmes parmi les passagers, mais personne ne manifesta un aussi violent désespoir que Volney ; il se jeta sur le pont, tantôt suppliant, tantôt maudissant le capitaine, et lui rappelant sans cesse qu'il s'était engagé à le conduire sain et sauf. Mais comme le danger augmentait, il remplit ses poches de dollars, dans l'espoir de se sauver à la nage, si le naufrage avait lieu ; un passager lui fit observer cependant, qu'il s'enfoncerait comme un morceau de plomb, s'il portait un si grand poids sur lui. Il devint enfin si incommode par ses cris et par ses mouvements que l'on fut obligé de le pousser dans les écoutes, parce qu'il entravait la manœuvre. Il remonta bientôt, après avoir déposé ses pièces d'argent, et, dans l'angoisse de son âme, il se jeta sur le pont et s'écria, les mains élevées vers le ciel et les yeux inondés de larmes : " Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... Que ferai-je ? que ferai-je ? " Quelqu'un, surpris de l'entendre parler ainsi : " Comment, M. Volney, vous avez un Dieu maintenant ? " L'incrédule, tout tremblant d'effroi, répondit : " Oui ! oh oui !... "

Le navire fut sauvé, et l'un des témoins de cette scène raconta partout comment Volney en était venu à dire qu'il avait un Dieu.

" J'ai peur que la Bible soit vraie, disait un autre incrédule, et si elle est vraie, je suis perdu. Cette idée empêche pour moi tous les plaisirs de la vie, et je ne pourrais être vraiment heureux que si j'étais certain que la mort est un sommeil éternel. "

Le colonel Allen, qui joua un rôle aux États-Unis pendant la guerre de l'Indépendance, et qui a même écrit contre le christianisme, avait une femme et une fille pieuses. Cette dernière tomba dangereusement malade : " Je vais mourir, dit-elle à son père ; dois-je croire à vos principes ou à ceux de ma mère ? " A cette question le colonel fut très-agité, et, après quelques minutes de silence, il répondit : " Crois ce que ta mère t'a enseigné. "

## NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

**JOURNAUX DANS L'ÉTAT DE NEW-YORK.**—Il se publie 458 journaux dans l'État de New-York, dont 56 sont quotidiens. Cela nous montre que chez les Américains on sait lire, et on lit.

**DES HORLOGES A BON MARCHÉ.**—On fait maintenant des horloges à New-Haven, Connecticut, qui se vendent 3 chelins en gros et 5 chelins en détail. Elles sont de cuivre et garanties. Il s'en fabrique plus de 800 par jour dans la même boutique.

**LA POLITIQUE EN CHAIRE.**—Un des correspondants du *Moniteur* informe ce journal que M. le curé de Matane a fait dernièrement un sermon politique en chaire et a recommandé à l'estime de ses paroissiens le représentant de Rimouski, en approuvant sa conduite politique. C'est bien peu comprendre sa vocation que de se faire ainsi le champion d'un parti politique, et cela dans le temple et pendant le service divin.

**LE BOULEVARD PROJÉTÉ.**—Nous voyons avec plaisir, dit le *Journal d'Agriculture*, qu'il y a maintenant probabilité que les citoyens de Montréal jouiront bientôt de l'avantage de posséder un Boulevard ou une promenade publique hors de la ville. Les Messieurs du Séminaire de Montréal ont offert autant de terrain qu'il est nécessaire pour faire passer le Boulevard sur leur belle ferme, de ce côté-ci de la montagne. Si le plan est exécuté judicieusement, ce sera pour les habitants de Montréal un grand avantage que d'avoir une belle promenade pour l'air et l'exercice, sinon pour d'autres amusements. De plusieurs points de ce Boulevard, la vue pourra s'étendre sur le fleuve et les belles campagnes des environs de la ville jusqu'à plusieurs lieues de distance. Il serait difficile de trouver un endroit plus favorablement situé pour un Boulevard.

**ACCIDENT.**—Un éboulement considérable d'à peu près 72 arpents de terre en superficie est arrivé sur les bords de la rivière Yamaska, à cinq milles du village de St. Aimé dans la nuit. Le 8 courant, trois maisons avec les dépendances furent entraînées dans la rivière. Une femme et ses deux enfants périrent avec tous les animaux; et l'époux de cette femme eut une telle frayeur, qu'il en est resté dans un état d'égarément complet. Un autre individu a reçu de telles contusions qu'on désespère de sa vie.

## Route du Mississipi.

Le Mississipi, avec ses branches, a une longueur totale de plus de quinze mille lieues, dont 5,533 sont propres à la navigation des bateaux à vapeur. Ce fleuve sert à l'écoulement des produits d'un territoire de 433,333 lieues carrées, ou 785,200,000 acres; cette vallée, si elle était habitée par une population aussi dense que celle de l'Angleterre, contiendrait 500 millions d'âmes; elle renferme maintenant une population de 10,000,000. L'année 1817 vit bâtir le premier bateau à vapeur qui navigua sur ce fleuve. En 1834, on en comptait deux cent-trente; en 1842, quatre cent-cinquante; en 1843, on en construisit cent-vingt-six, et en 1846, cent-huit. "Il y a maintenant cinq cent-soixante et douze bateaux à vapeur sur le Mississipi, formant ensemble un tonnage de 118,655 tonneaux; ils sont évalués à \$5,189,169; dépense annuelle \$19,915,753; profits annuels, \$17,428,840. La plupart de ces bateaux qui naviguent actuellement sur ce fleuve perdent de l'argent; et le capital entier est absorbé tous les quatre ans. Près de cent bateaux à vapeur sont détruits, et il en est construit un même nombre chaque année."

La rivière Mississipi, chenal étroit et profond dont le courant uniforme est d'environ trois milles à l'heure, offre une navigation pleine de dangers à cause des troncs d'arbres

et des billots qui, entraînés par les inondations annuelles qui couvrent plusieurs centaines de milles de forêt, échouent et s'enfoncent rapidement dans un lit d'alluvion, un des bouts projetant et flottant au gré du courant. Les bateaux à vapeur qui longent la côte en remontant afin d'éviter le courant, vont se heurter sur ces "chicots," et sombrent; ces obstructions changent continuellement de position, et nulle expérience dans la navigation ne saurait en éviter les dangers. Les pertes annuelles excèdent un million de piastres, et le taux des assurances varie de douze à dix-huit pour cent. Nous n'avons donc pas lieu de nous plaindre des cinq pour cent qu'on exige sur le St. Laurent, dans le mois de novembre.—*Keefer.*

## Des influences physiques de la lune.

C'est un préjugé encore très répandu que celui des influences de la lune, soit sur les variations du temps, soit sur les végétaux, soit même sur l'économie animale.

C'est en vain qu'on invoque l'expérience pour prouver l'influence de la lune sur les changements du temps. Une foule de gens attestent les rapports de l'état atmosphérique avec les phases de la lune; mais il suffit de suivre avec attention, pendant quelques mois, cette prétendue liaison du temps avec les phases, pour se convaincre qu'elle n'est nullement fondée. Beaucoup de personnes partagent le préjugé commun, parce qu'elles n'ont pas pris la peine de vérifier par elles-mêmes ce qu'elles ont entendu dire par d'autres. Ou bien, si l'on remarque une ou deux fois par hasard l'accord d'un changement de temps avec un changement de quartier, cela suffit pour émouvoir les esprits qui réfléchissent peu, tandis qu'ils ne remarquent pas une foule de faits qui parlent en sens contraire. Quelques instants de réflexion doivent suffire à désabuser, sur ce point, les esprits justes. En effet, si ce changement de quartier avait quelque influence sur les changements de temps, ces changements devraient avoir lieu régulièrement et périodiquement, au moins si on les considère en masse: or, tout le monde sait qu'il en est autrement. En second lieu, comme on compte les phases à des intervalles très rapprochés, il y a toujours moyen d'attribuer à telle ou telle phase assez voisine des variations qui en seraient parfaitement indépendantes: de là le prétendu rapport qu'on croit avoir observé. Mais qu'on suive avec attention les phases et les époques des grandes variations du temps, l'expérience prouvera d'une manière incontestable que les prétendus rapports n'existent pas. Des recherches fort étendues ont été faites sur ce sujet; il a été constaté que le temps ne subissait nullement les influences de notre satellite, ni dans ses phases communes, ni par l'effet de ses mouvements périodiques, ou le retour régulier à certaines positions. Aussi n'y a-t-il pas de savant qui se soit convaincu, par ces comparaisons et même par sa propre expérience, de la parfaite innocence de la lune.

On nous citera ce qu'on appelle la *lune rousse* et le rapport des beaux clairs de lune avec les fortes gelées d'hiver. Pour ce qui est de ce dernier phénomène, il est aisé de comprendre qu'il ne prouve rien. Les gelées sont aussi fortes en l'absence de la lune qu'en sa présence, pourvu que le ciel soit pur et sans nubes, parce qu'alors, le rayonnement de la terre, qui se fait sans obstacle, la refroidit considérablement. Or, lorsqu'il fait un beau clair de lune, cette condition est remplie: le ciel étant alors pur et sans nua-



ges, la gelée doit se produire. En un mot, c'est la même cause qui produit à la fois la gelée et le clair de lune, savoir, l'absence des nuages et la sérénité de l'atmosphère : autant vaudrait dire que c'est la gelée qui produit le clair de lune.

Pour ce qui est de la lune rousse, ainsi nommée parce qu'elle fait roussir et brûle les bourgeons des arbres, il est facile de se convaincre que notre satellite est tout-à-fait étranger à ses effets. Dans les mois de mars et d'avril, on trouve souvent les bourgeons roussis et désorganisés, à la suite d'une nuit claire, et l'on suppose que c'est la lune qui est coupable de ce méfait. Or, cette destruction de l'épiderme des bourgeons n'est autre chose qu'une congélation produite, à cette époque, par le rayonnement de la nuit : c'est le même effet que celui de la gelée blanche, et la lune ne joue ici d'autre rôle que celui de *témoin*. On prétend que la lune a, à cette époque, une couleur rousse. Si cette teinte existe ailleurs que dans l'imagination des jardiniers, il est facile de comprendre qu'il en faudrait chercher l'origine dans l'état de l'atmosphère, et non dans la lune elle-même.

A plus forte raison, les hommes judicieux ne doivent-ils tenir aucun compte d'une foule de préceptes populaires fondés sur l'influence de la lune. Ce ne serait que dans telle ou telle phase, qu'il faudrait semer, planter, couper le bois, tondre les moutons, tailler les ongles et les cheveux, etc ; recommandations qui tiennent toujours beaucoup de place dans la science de certains faiseurs d'almanachs.

Reste à dire un mot de l'influence supposée de la lune sur l'économie humaine. Ici, il y a lieu peut-être à quelque hésitation sur l'opinion qu'il faut s'en faire. Il semble, en effet, assez bien établi par l'expérience que certaines maladies représentent, dans leur accès, des périodes qui se rapportent assez bien aux phases de la lune. Mais peut-être n'y a-t-il là qu'un rapport de hasard, analogue aux périodes des fièvres intermittentes, qu'on n'a pas encore songé à rapporter aux phases de notre satellite. Elle agirait, soit par son attraction, soit par sa lumière, soit par sa chaleur. La première cause agit toujours à peu près de la même manière, puisque la distance de la lune à la terre varie peu, et ne se lie pas aux phases qui représentent des rapports de position, non de la lune avec la terre, mais de la lune avec le soleil. La lumière de la lune ne peut avoir d'influence, car elle est trois cent mille fois moindre que celle du soleil ; or, la lumière du soleil, variant d'un jour à l'autre, et dans une journée, par des différences bien plus considérables, les effets de cette variation devraient être plus sensibles que l'influence attribuée à la lumière de la lune. Enfin ce n'est pas la chaleur lunaire qu'il faut alléguer, car cette chaleur est tout-à-fait nulle, et concentrée par les plus fortes lentilles, elle ne peut faire varier d'un centième de degré les thermomètres les plus sensibles.

Il suit de cela que l'influence attribuée à l'astre des nuits n'est nullement fondée en raison. Quelques-uns de ses effets supposés ne ressortent que d'une expérience équivoque, dont la lumière douteuse ne saurait balancer les considérations rationnelles qui la démentent ; en tout le reste, l'expérience elle-même dépose contre le préjugé. Cependant, l'influence de la lune n'est pas absolument impossible. Nous ne pouvons nous flatter de connaître à fond les mystères de la matière et de l'espace, il peut exister dans la nature des agens insoupçonnés par l'homme que n'atteignent pas nos raisonnements ; mais ce n'est pas une raison

pour accueillir des hypothèses en faveur desquelles l'expérience ne dépose pas, et il résulte clairement de l'analyse des phénomènes que l'influence de la lune est tout-à-fait dépourvue, sinon de possibilité, du moins de vraisemblance.

*Journal d'Agriculture.*

### Un jeune homme sensé.

Un jeune homme riche et de bonne éducation, dit le *Bangor Whig*, visita un jour par hasard un village dans l'état du Maine, il se fit introduire dans une maison respectable où il y avait trois jeunes demoiselles ; deux de ces demoiselles s'habillèrent richement et vinrent converser avec le jeune monsieur dans le salon, tandis que l'autre s'occupait dans la salle à diner et dans la cuisine, et aidait sa mère à préparer le repas et à mettre la table pour le thé, et après le souper, s'occupait à mettre tout en ordre ; après quoi elle vint joindre ses sœurs et passer le reste de la soirée avec le jeune monsieur dans le salon. Le lendemain matin la même demoiselle se leva de bonne heure, se mit à s'occuper du ménage, tandis que les deux autres se levèrent très-tard et se rendirent immédiatement au salon. Le jeune monsieur possédait, comme Franklin, un esprit judicieux, il observa attentivement les goûts et les habitudes des jeunes demoiselles ; et en quittant la maison pour retourner dans sa famille, il eut une conversation particulière avec celle qui lui avait paru si industrieuse et si bonne femme de ménage. Au bout d'un an environ, il vint de nouveau visiter la même famille et obtint la main de la jeune demoiselle, et l'emmena à Boston où elle est à la tête d'une des premières maisons de la ville. Elle a mérité son heureux sort par sa conduite sage et industrieuse.—*Minerva.*

### Pensées.

La plupart des amis de la vérité l'aiment comme Frédéric aimait la musique. On disait de lui qu'il n'aimait pas proprement la musique, mais la flûte, ni proprement la flûte mais sa flûte.

Ce sont les pauvres qui recueillent et serrent dans leur cœur les exhortations que nous adressons aux riches.

Les cailloux concassés dont on charge les routes sont un obstacle d'abord, puis un secours ; enfoncés dans le sol par nos pieds et par les roues de nos chars, ils s'affermissent, et nous y marchons plus sûrement et plus aisément. La vie difficile est cette route macadamisée, qui reste toujours ferme et ne devient jamais fangeuse.

**Avis.**—Nos abonnés de Champlain (E. U.) et des environs, pourront remettre le montant de leur souscription à M. Silas P. Hubbell, qui veut bien se charger de l'agence du *Semeur Canadien* dans cette endroit.

**ERRATUM.** Page 46, seconde colonne, lignes 14 et 15 du bas, au lieu de avec quel froideur favorise-t-il la dose d'instruction à donner ! lisez : avec quel froideur favorise-t-il l'éducation ! avec quel soin avare mesure-t-il la dose d'instruction à donner !

NARCISSE CYR, Rédacteur et Propriétaire.

V. LABELLE, Imprimeur.